

AVANT-PROPOS

Napoléon et les grands hommes de son espèce étaient des faiseurs d'empires. Mais il existe un genre d'hommes qui vont plus loin. Ils ne sont pas faiseurs d'empires mais d'univers. Et quand ils ont créé ces univers, leurs mains sont restées pures, nul sang humain ne les a souillées.

Une biographie est une histoire sur la vie d'une personne relatée dans un récit. Mais, dès l'instant où le récit se fait à la première personne du singulier, l'histoire devient autobiographique.

Coincé entre le désir d'écrire une biographie et la nécessité de produire un récit à la première personne du singulier ; j'ai finalement écrit une biographie à la première personne du singulier – l'autobiographie d'une personne différente de moi. Si cela vous paraît confus et étrange, écoutez ceci :

J'ai passé plus de deux ans à tenter de comprendre mon personnage.

Il y a peu de temps, en fouillant mon grenier, je suis tombé sur un cahier datant de l'année 2015 ; je le sais car c'était mon cahier de stage. Et à ma grande surprise, non sans joie, j'ai trouvé à l'intérieur de celui-ci, entre des dessins et des calculs arithmétiques, une dizaine de pages écrites au crayon à papier ; c'étaient les prémisses de mon roman.

Alors, je me rectifie : J'ai passé plus de quatre ans à tenter de comprendre mon personnage.

J'ai consulté des archives ; j'ai regardé tant de reportages, tant de ciné-fictions et de films. Et que dire du nombre d'écrits sur lui ? J'ai lu tant de biographies, qu'envisager d'écrire à mon tour une énième biographie aurait été stérile. Mais le désir ardent d'écrire cette biographie était plus fort que tous.

Le biographe, pour écrire son récit, doit récolter des informations sur son sujet ; ainsi, le plus gros de son travail se trouve dans la recherche. Il doit

relater des faits en y associant des dates ; mais il lui faut toujours vérifier ses sources pour éviter les fausses informations et tomber dans la fiction ; ce qui ne serait plus du tout le même exercice.

Celui qui écrit sa biographie doit surtout se concentrer sur la rédaction ; comment amener les choses est, je pense, sa principale préoccupation. En générale, il connaît son histoire et n'a nul besoin de faire de grandes recherches – Bien qu'il puisse lui arriver, afin d'étoffer son récit, de recueillir des anecdotes d'enfances auprès d'une tante ou d'une grand-mère. Il peut aussi questionner son entourage dans le but d'avoir d'autres ressentis, d'autres points de vue.

Pour moi l'autobiographe écrit sur lui et le biographe se contente de recueillir des informations.

Sans négliger leur travail qui est souvent nécessaire dans la compréhension de notre passé et dans la plus part des cas rigoureux ; mon travail était différent. Il y a des biographes qui accomplissent un travail formidable tant dans la qualité rédactionnelle que dans la somme de témoignages pertinents qu'ils ont pu assembler.

Mais, mon travail était tout autre.

Pour écrire ce livre j'ai dû m'approprier la notion d'autobiographie. Au péril de l'erreur j'ai voulu faire autrement.

La première étape a consisté comme chez le biographe en une cueillette. Au lieu des champs et des jardins, je me promenais à travers les étagères des bibliothèques – cueillant les ouvrages qui m'intéressaient. Il m'arrivait de m'allonger au sol, juste à côté des étagères, un livre à la main ; au lieu de l'herbe humide, c'était le parquet dur de la bibliothèque qui supportait mon poids. Il me fallait comprendre mon personnage ; un personnage qui n'était pas seulement le fruit de mon imagination mais aussi et surtout un personnage historique. Ainsi le souci du détail, la volonté de connaître son histoire et son parcours nourrissaient un seul véritable but chez moi – d'abord caché, ignoré et renié, il finit par me revenir à la face.

Plus j'absorbais son histoire et plus elle devenais mienne. Pendant ces années de recherches discontinues, j'ai redécouvert mon personnage, de nouveaux traits de sa personnalité me sont apparus ; je connaissais déjà plus ou moins son histoire, mais, encore une fois, la collecte d'information est une étape ardue qui peut conduire, durant le croisement des données à l'émergence d'une

nouvelle grille de lecture. La seconde étape arriva sans que je ne m'en rende compte.

Je me mis à écrire un premier jet de la biographie, et à la lecture de ce dernier je me rendus compte que la narration était faite à la première personne du singulier. Il m'a fallu quelque mois pour le remarquer.

Il ne s'agit donc ni vraiment d'une autobiographie, ni vraiment d'une biographie. Il s'agit d'autre chose.

L'espace d'une centaine de pages, je me suis mis dans la peau de mon personnage.

Lorsque j'ai commencé ce roman j'avais 22 ans, aujourd'hui, j'en ai 25. J'ai énormément changé, ma vision du monde a elle aussi évolué. Je pense avoir gagné en maturité. Je suis au moins sûre que mes écrits ont gagné en maturité. Je constate maintenant que durant ce laps de temps, ma vie a complètement changé de trajectoire. C'est assez étrange de penser que mon futur a été modifié ; comme si je connaissais mon précédent futur. En écrivant ce roman, des questions me sont apparues – mon personnage m'a permis de répondre à certaines d'entre elles.

Je n'ai pas vu le temps passé ; parfois j'avais l'impression d'avoir commencé à écrire la veille, et d'autre fois il me semblait voir le premier mot remonter à dix ans.

Au moment où j'écris ces quelques mots, j'approche de la fin de mon récit. Ceci est mon premier roman et jamais je n'aurais imaginé qu'il me demanderait autant d'énergie et de temps. Ce fut surtout pour moi une longue séance d'introspection – j'ai appris autant sur moi que sur mon personnage ; et quelque fois je nous trouvais même des points communs. Je l'ai aussi vu comme un long tunnel mal éclairé dont j'ignorais tous ; ni sa contenance, ni sa géographie. Mon champ de vision ne dépassait jamais quelques mètres – chaque pas était incertain, il me fallait lui faire confiance et accepter d'avancer vers l'inconnu. Ce fut aussi un moment de philosophie, de nombreuses fois je me suis vu cogiter avec mon personnage.

Si j'écris ce post-scriptum, ce n'est pas tant pour expliquer la genèse du roman mais pour expliciter les changements qu'il a opérés en moi. S'il y a bien une chose dont je sois sûre, c'est que je ne suis plus le même homme aujourd'hui.

Des changements idéologiques se sont fait, certains étaient plutôt des confirmations. Il y eu des changements dans ma vie quotidienne d'étudiant dont je m'efforçais de croire qu'ils n'avaient aucun lien avec l'écriture de mon roman. J'étais tellement dans mon histoire que la frontière avec la réalité devenait de plus en plus floue. Je ne faisais qu'un avec mon personnage ; pris de peur je m'écartais de mon roman pendant des mois. J'alternais entre le dégoût et l'excitation. J'écrivais pendant quelques mois à en devenir quelqu'un d'autre, puis, en me rendant compte que je n'étais plus moi-même, je devais m'en écarter. J'eu une relation très spéciale avec mon roman – parfois malsaine mais des milliers de fois enrichissante.

Pendant ces années, j'ai eu mon premier appartement ; c'était très étrange – moi qui me vois toujours comme un enfant. Je suis devenu, progressivement et non sans étonnement, ce que l'on appelle, un étudiant studieux. Mon rapport avec l'alimentation et le bien-être a complètement été bouleversé – j'ai retiré toute source de viande animal de mon plat ; avec le jeune intermittent, ma façon d'interagir avec la société a changé, j'appris à prendre soin de mon estomac et j'ai réalisé à quel point nous mangeons plus que nécessaire. Tous ces changements s'ils ne vous paraissent pas conséquents, l'ont été pour moi ; si bien que j'ai décidé de vous en parler. De nature discrète, je suis de ceux qui préfèrent écouter que parler, je préfère l'écriture aux grands discours – je suis de ceux qui perçoivent dans le silence une sérénité.

Dans ce livre je me suis mis à nu – paradoxalement, sans parler directement de moi, c'est aussi mon intimité que je vous dévoile. Parce qu'il m'est impossible d'écrire sur un sujet dont je n'aurais aucune affinité. Je suis incapable d'imaginer un personnage totalement différent de moi ; en cela, je ne suis peut-être pas un bon écrivain. Ce n'est pas grave c'est une caractéristique que j'assume complètement.

A la toute fin du livre, juste avant que je ne mette le point final, est survenu le plus gros changement de ma vie. Ce changement est survenu durant un cours à l'université ; c'était un cours d'ethnologie. Ce bouleversement je le dois à ma professeure.

Pour enseigner, le professeur dispose d'une large palette de documents qui traitent de sa discipline et il dispose surtout de ses années d'expériences. Ceci est sa matière première ; à lui ensuite de la modeler pour la rendre audible et séduisante à son auditoire. Ce n'est pas chose facile. Bon nombre de spécialistes, malgré la quantité fantastique d'informations qu'ils ont emmagasiné au cour de leur vie, malgré les années d'activités qui ont fait d'eux des experts dans leur domaine, ne parviennent pas à transmettre leur passion.

Ce n'était pas le cas de ma professeure. Je suis tombé amoureux d'une discipline qui de nom m'était étrangère mais dont les modalités m'ont tout de suite été familières. Petit, je regardais des documentaires historiques ; c'était une activité infiniment jouissante – je dévorais chaque bouquin, chaque catalogue et chaque revue qui parlait de l'histoire. J'ai toujours aimé m'imaginer comment vivaient les Hommes d'avant. Et j'avais un intérêt tout particulier pour la Préhistoire. Les images que je voyais des anciens Hommes, ceux qui chassaient le mammoth et vivaient dans les grottes me faisaient très peur. J'ai fait de nombreux cauchemars sur ces Hommes tout poilus qui ressemblaient à des singes. J'en avais une peur phobique et pourtant, caché devant mon téléviseur, je n'ai jamais cessé de les observer. Curieux et intrigué cette partie de l'histoire, me travaille depuis que j'ai 8 ans. Encore aujourd'hui ces Hommes me font peur.

J'ai passé plus de la moitié de ma vie à écrire. Vous aurez donc compris la place qu'occupe l'écriture dans ma vie. Il ne se passe pas un jour sans que le besoin impulsif de coucher des mots sur un papier se manifeste.

L'Ethnographie est l'étude descriptive des activités d'un groupe humain déterminé (techniques matérielles, organisation sociale, croyances religieuses, mode de transmission des instruments de travail, d'exploitation du sol, structures de la parenté). Elle consiste principalement en une observation rigoureuse des activités d'un groupe humain localisé tout en recueillant ces observations par écrit.

En écrivant de manière quotidienne sur le monde qui m'entourait, je faisais de l'ethnographie sans le savoir.

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été fasciné par l'Homme. Je voulais comprendre sa genèse, comprendre comment il fonctionnait, qu'est ce qui le sépare des animaux ? Je voulais savoir d'où il venait et vers où se dirigeait-il. Comment les sociétés ont-elles émergées ? Je cherchais une explication au fait que nous croyons tous en des choses invisibles sans toutefois être fous. Tous cela m'inspirait et nourrissait mes écrits, je me voyais spéculer et philosopher sur la complexité de l'Homme.

L'anthropologie est une science, située à l'articulation entre les différentes sciences humaines et naturelles, qui étudie l'être humain sous tous ses aspects, à la fois physiques (anatomiques, biologiques, morphologiques, physiologiques, évolutifs, etc.) et culturels (social, religieux, psychologiques, géographiques, etc.). Enfin je pouvais donner un nom à ce que je voulais faire. Cette discipline regroupait tous mes centres d'intérêts, elle englobait toutes les questions qui ont toujours animés mon esprit.

Voilà ce que m'a apporté ma professeure : un métier.

Je vais maintenant m'adresser à vous madame.

C'est avec la balance la plus sensible que je pèse mes mots ; le moment le plus important de ma vie fut le jour où j'ai ouvert la porte de votre cours pour la première fois.

Parce que vous m'avez transmise votre passion ; mon chemin professionnel s'est révélé à moi. Parce qu'il existe dans ce monde des hommes et des femmes dont la vocation est de transmettre leur passion et que vous faite partie de ceux-là. Parce que, finalement la joie d'avoir enfin trouvé ma voie, rend tellement dérisoires mes années sombres.

Parce que je suis de nature pudique et peu démonstrative, je suis de ceux qui écrivent à défaut de parler.

Parce que je suis incapable d'exprimer ma gratitude autrement que par écrit.

Parce que vous êtes, vous Raphaëlle ; parce que j'ai eu la chance de croiser votre route, malgré les embouteillages de la vie.

Je vous dis merci – ce livre vous est dédié.

GENIE

La vie d'un Homme est si brève.

Hier encore, il courait sans compter les kilomètres. Hier encore elle était si jeune et rayonnante, si belle et si vivante.

Pour connaître l'âge d'un Homme il faut observer son visage. Lorsqu'il est âgé, son visage est couvert d'anecdotes. Lorsqu'il est jeune, son visage est une feuille vierge qui n'attend que d'être remplie.

Observez-le, observez les courbes de son visage ; les lignes sinueuses, leur profondeur. Son visage est un livre dont les rides font office de lettres.

Observez son faciès, on peut y lire une histoire tragique.

Ses yeux ont cessé de luire ; ils ne servent plus qu'à regarder.

On raconte que les quatre saisons qui font l'année, sont les quatre humeurs

des Hommes. À chaque saison son humeur.

En Automne les arbres perdent leurs feuilles et les Hommes perdent leurs proches.

En Automne les Hommes tombent.

En Automne les feuilles tombent.

C'est le moment où la fin, commence à se faire sentir.

En Automne les hommes, les femmes et les feuilles sont fatigués.

Les Hommes commencent alors à se questionner sur le sens de leurs vies et se plaisent à croire que leur existence n'a pas été stérile.

Les feuilles n'ont pas ce genre de questionnements. Elles connaissent leur utilité et se savent indispensables à l'écosystème. Leur fierté reste intacte.

Elles acceptent leur destin. Et lui offre leur meilleur sourire car n'ont pas peur de la fin, depuis le début elles en sont conscientes.

Lorsqu'arrive la fin, et qu'il faille faire le grand saut, c'est toujours avec élégance et légèreté qu'elles tombent. Elles se laissent emporter par le vent, la face tournée vers le ciel, afin de recevoir une dernière fois la lumière du soleil, qui commence elle aussi à partir. Elles vont alors vers le sol, rejoindre leurs semblables, pour un repos bien mérité...

À l'article de la mort, les Hommes se réveillent et demandent quelques années de plus. Certains regardent le ciel, une larme sur la joue, mais ce dernier se ferme déjà. Alors ils deviennent nostalgiques, et se frustrent à penser leur passé, le futur se faisant sombre.

Je ne sais plus quel jour nous sommes ; peut-être sommes-nous en Automne...

Soudain je sursaute, me frotte les yeux. C'était encore un songe.

De temps à autre, je regarde par la fenêtre. Mes yeux fatigués se baladent et finissent sur la vitre.

J'observe des paysages entiers défiler sous mes yeux.

Je vois les hautes herbes. Elles sont si vertes. Les lacs passent à toute vitesse. Le bleu du ciel s'y réfléchit tandis que le jaune du soleil est figé sur l'eau malgré le voyage.

Des vaches... Des maisons... Des feuilles... Des voitures... Des trains... Des tramways... Des hommes... Des femmes... Puis encore des vaches, des maisons, des feuilles, des voitures, des trains, des tramways, des hommes et des femmes.

Plus j'avance et plus j'ai l'impression de voir défiler ma vie. À travers cette

vitre-monde qui me semble être un écran, un support d'où apparaît les éléments de la nature qui me font penser ma vie.

Je me demande bien où sont les autres ! C'est étrange, il semble n'y avoir personne dans mon wagon. J'ai le sentiment d'être seul. Serait-il possible que ça soit le cas ?

C'est étrange. Il y a pourtant, des emplacements, des sièges, des vitres. Il y a pourtant d'autres vues, d'autres écrans et d'autres fenêtres. Mais elles sont vides, personnes pour les observer. Je suis assis dans ce train, sur un siège près de la fenêtre et autour de moi je ne vois personne.

Les paysages qui défilent sous mes yeux me laissent rêveur, j'observe par la fenêtre sans réellement voir, mon regard fuyant, se perd au gré des arbres et des maisons. J'ai l'impression d'une histoire, racontée au passé, mais à vitesse accélérée.

Avant, il m'arrivait de me promener.

Je m'évadais...

A la maison, à l'école ou dans la rue, peu importait le lieu.

Hum quand j'y repense.

Dans ces moments d'intenses concentrations et de relaxations, tout ce qui m'entourait n'existait plus ; c'était dans ma tête que tous se passaient. Le reste du monde n'existait plus pour moi, il ne faisait plus sens et mon cerveau n'avait plus la capacité de l'appréhender.

Je me promenais à travers mes pensées.

D'une idée à l'autre, je voguais. Pensant sans cesse à la composition de la lumière et au sens du mot temps.

Souvent, j'allais au lac.

J'avais su bien trop tard qu'il y en avait un à côté de notre maison. C'était en Allemagne.

Je faisais toujours en sorte de prendre le banc le plus proche de l'eau. Je le trouvais, m'en accaparais puis je posais mes fesses sur l'herbe humide pour ensuite pouvoir m'adosser à lui.

J'écoutais le chant des vagues.

Cette houle.

Cet aller-retour incessant. Ce va-et-vient continu.

C'était comme si elles avaient affaire. Comme si une tâche leur était confiées.

Et lorsqu'elles s'en acquittaient, aussitôt, elles commençaient une autre. Je me délectais de ces moments de flottements où j'observais simplement la nature,

où je me sentais lègé, comme libéré du poids de mes questions.

Et puis il y avait les bateaux qui étaient d'une grande aide. Ils accéléraient le travail.

J'étais là, adossé à ce banc, les fesses à moitié mouillées, observant le jeu des vagues sur l'eau et je me disais que tout cela était beau. Je me levais et posais sur le banc, mon corps.

J'étais assis sur ce banc et j'attendais. Là, patiemment assis sur ce banc dont j'ignorais tout, commençais alors à arriver dans mon esprit plein d'idées pleines de questions.

Que savons-nous réellement des bancs ? On est là, on débarque. Sans gêne aucune, on pose nos fesses sur eux, sans salutations, sans préliminaires, et sans demander l'autorisation.

J'étais là sur ce banc et je me demandais de quoi il était fait... Ce banc, d'où j'attendais ; Chênes ? Séquoia ? Acacia ? Bouleau peut-être ? Non Cerisier ! Érable sûrement ! Pommier ?

Si c'est un pommier et qu'il commence à pleuvoir là, maintenant, moi sur ce banc à découvert et lui à demi-couvert, nous ne pourrions pas aller nous abriter.

J'étais là sur ce banc, assis et j'attendais. Je ne savais pas encore quoi, alors je patientais. J'avais le regard au loin, ce genre de regard qui fixe une chose sans vraiment la voir, le genre de regard qui se balade ici et là, puis nulle part à la fois, ce regard qui nous transporte ailleurs, dans quelque chose qui serait réelle que dans nos songes.

Et puis, je me disais alors que je serais dans la même condition que ce banc, si averse, il y avait. Je me disais que lui comme moi ne bougerions pas en cas de pluie, car comme moi, il attendait.

J'étais là, assis sur un banc et j'attendais, je n'étais pas le seul à attendre, il ne s'agissait pas d'immobilisme mais bien de patience et d'attente.

La patience... L'attente... La patience ... L'attente...

Assis sur ce banc dont j'en savais un peu plus, et voguant dans mes pensées, de vague en vague, d'idée en idée, je me disais que si un rayon de soleil venait nous éclairer, le banc et moi, s'il éclairait notre attente, peut être qu'une pomme me pousserait sous les fesses.

Le bateau est une planche qui se promène sur l'eau.
Peu de personne le savent, mais le bateau marche à sa façon, il vogue.
Le bateau n'avance pas sur l'eau. Non.
Il vogue... Ce sont les vagues qui le portent. Elles travaillent.
Mais elles jouent aussi.
Elles jouent une musique, comme une partition qui va et vient à travers les eaux. La mélodie peut varier d'un jour à l'autre, elle n'est pas toujours la même, mais l'engagement reste intact.
Elles sont dévouées.

Il faut ouvrir les oreilles, pour pouvoir les entendre... Les vagues. Oui, mais ce n'est pas toujours suffisant.
Il faut aussi ouvrir sa pensée, faire confiance, se laisser transporter par le rythme.
Sentir la musique, la voir.
Souvent, je jouais du violon au bord du lac.
Je me rappelle encore, j'accompagnais les vagues.

L'année 1905 fut une date très importante, d'abord pour moi, puis avec le temps, c'étaient aussi les sciences physiques qui furent mise à l'honneur – mais, souvent, lorsqu'il s'agit de découverte, de création ou d'invention majeure, l'opinion publique est dans un premier temps choqué, puis elle devient septique voire agressive.

Je n'ose pas imaginer les critiques et les pressions qu'a dû endurer Bruno au 16e siècle, lorsqu'il affirmait que les étoiles n'étaient que des soleils. Il disait que notre soleil, si l'on pouvait s'en écarter de manière conséquente, nous paraîtrait tout comme une étoile, semblable aux millions d'autres que l'on peut

voir dans le ciel. Poursuivant son raisonnement en affirmant qu'il devait y avoir autant de systèmes solaires qu'il y a d'étoiles.

Imaginez-vous ! Dire toutes ces choses au 16e siècle ; dans ce siècle où la toute-puissance de l'église régnait en Europe. Sa théorie semblait dire, insidieusement, que la planète terre n'était pas unique, qu'elle était qu'une planète parmi des milliards d'autres. On pouvait donc penser que statistiquement, il devait y avoir d'autres planètes qui accueilleraient elles aussi la vie.

Peu de personnes étaient prêtes à entendre cela, surtout pas l'église Catholique. Il fut brûlé en 1600.

Sa pensée et ses idées m'ont souvent inspiré et j'ai beaucoup de sympathie pour ce qu'il a apporté à la science.